



présente :

de Gérard Laplace (collection : « Littératures »)

extraits de son ouvrage, *La pierre à boire*

(sorti en février 2008)

Septembre viendrait. L'herbe revigorée de l'ultime reverdie abraserait les lumières vespérales sur les pâturages, près d'ornières fraîches. L'été quelques jours encore languirait sous des cumulus vulcaniens, défaits par des sillages d'altitude, prêts à s'effondrer, à culbuter, dans leur chute, des récifs cristallins ou résineux. Des architectures nébuleuses verticales, aux allures de castellanus avec tours de guet, environnés d'aérostats plus mobiles, formeraient le soir des murailles violacées, posées sur l'horizon, autant de lisières d'orages dont nous aurions été, ces soirs-là, épargnés.

À ces ciels en fermentation, saisonniers, tout de propensions, à ces atmosphères blettes succéderaient en pur contraste trois ou quatre jours de brouillard, pas encore la mélasse brumaire, mais des poches lactescentes aux bords incertains, irisées, des chrysalides blanches de fond de vallons adhérant aux mouillères, des filets d'argent guidés par des ridules et nervations à peine visibles, trahissant l'hydrographie secrète des lieux.

Vers la fin du mois d'août, j'eus l'occasion, mais le prétexte s'est dissout, de pénétrer dans la pièce de droite chez Romaine. Une pièce où d'ordinaire je n'entre pas, mais ce jour-là les préparatifs d'un repas familial avaient maintenu la porte grande ouverte sur le blanc, le brillant et les couverts d'exception. Sur le mobilier, des objets, eux chaque jour à demeure, scintillaient, triomphaient dans l'éclat inhabituel du jour et du regard étranger. Mon attention n'accrocha qu'un instant le baromètre où s'affichaient les imageries inusables ou la danseuse à la robe de mousseline, campée sur le téléviseur, et dériva vers une grande photographie richement encadrée. Plus tard, lorsqu'une autre fois je formulais la requête, Romaine ne sut pas, d'abord, de quoi je parlais. J'essayais de me faire entendre jusqu'au moment où son regard s'éclaira sous le fichu, « oui le tableau ! ». Il s'agissait de l'une de ces photographies prises d'avion avec gros plan sur le bâti d'une propriété, image que des démarchés mercenaires exposent ensuite à l'atavique esprit de propriété des ruraux, fiers d'acquérir et d'encadrer le plus foncier de leur quant à

soi, souvent dans la pièce de droite, sur le papier peint éloquent. Le caractère excessif du prix me fut précisé et ils payèrent en plusieurs fois.

Mon intérêt se précisa, cette photo ne représentait pas seulement la longère de mes voisins au fleurissement coquet derrière la barrière, avec le bouquet sec émaillant la porte d'entrée ; vers les limbes, au seuil du hors champ, se profilaient des outils qui venaient à l'instant d'être abandonnés, des graminées renseignaient sur la saison, une maisonnette aujourd'hui disparue dont on m'avait signalé l'existence – la trace de ce logis demeurait au pignon du suivant bloc à terre – me révéla son visage. Je vis, et cela bientôt retint toute mon attention, une partie de mes granges, surtout la grange ouverte avec son étage, ouverte, sans façade, offerte au soleil du sud-est toute la matinée, en particulier à la demi-saison quand le soleil plus bas pénètre plus avant vers l'ombre jusqu'au pied du mur arrière, compact celui-là, aux allures de fortification. J'avais vitré plus tard une partie de cette béance sur le village, pour y aménager un atelier d'hiver. Un autre temps, vérifiable, en ce lieu où le temporel domine l'espace, venait de faire irruption. Jamais une photographie d'ici n'était arrivée jusqu'à moi, qui me renseignât sur l'état des lieux avant mon acclimatation quelques cinq ans plus tôt. Aucun voisin n'avait su me présenter un cliché, au reste ce geste de faire voir, comme l'objet photographique en lui-même n'avait d'usage. Et aucune de mes mille deux cents prises de vue du village n'était passée entre leurs mains. L'envie me venait, certes, de leur montrer, d'attester, de surprendre. J'en revenais aussi à ce problème d'accommodation dont m'avait entretenu un ophtalmologue, m'expliquant la contre-performance visuelle du paysan. Sur un rayon d'un mètre, autour de lui, c'est le brouillard, mais cela ne représente aucune gêne. Pour le reste il voit loin et précis. Les verres correcteurs restent sur la toile cirée près du *Populaire*. Le temps de la visite allait m'être compté ; le bord du cadre, implacablement refermant la composition, me suggérait l'abandon. Cette lucarne argentique baïllait sur le temps d'hier, un passé récent qui était comptable d'autres granges, d'un puissant conifère aujourd'hui sectionné qui arrachait les tuiles et hélait la foudre, d'un troupeau de moutons hors saison courant dans le coudert, d'une langue que le vent d'en-haut emportait vers Fonteligne et Laprade, vouée à l'extinction proche d'autant que les vieux, d'une famille à l'autre, d'une cour à l'autre ne s'adressaient plus la parole, ratiocinant pour eux-mêmes autour des thèmes du remembrement spoliateur, de l'irréversibilité de la déprise, de la récession et de l'impérialisme américain ou plus simplement encore des saisons qui n'ont plus de sens et de la lune rousse.

Dans l'espace étroit qu'il me fut donné de voir, des échelles de bois sortaient en pagaille de la grange ouverte, débordaient sur la cour, ce jeté-là témoignant d'une ultime urgence ou de négligences. Ces échelles se firent le point clignotant, elles étaient peut-être là quand je visitai les lieux, la première fois, dans l'emprise maussade de la parentèle vendeuse. Je ne me souviens guère, sous l'averse, que de la musicalité

des gouttières alimentant le lavoir impluvium et aussi des ramifications errantes de la glycine qui couraient, de plus en plus achromes et inquiètes vers un revigorant bouquet de photons à l'issue de la profondeur ombreuse. Autre chose dans cette photo m'interpella. Le long du mur, devant l'autre grange aux libages puissants, de type limousine, une Fiat de teinte fauve garée négligemment aussi, s'abritait dans le couvert de l'auvent. Je reconnus bien vite sa couleur et sa forme puisque sa carcasse aux reflets toujours vifs pourrissait depuis mon arrivée sous la fenêtre de la cuisine, parmi des ronciers et diverses essences princesses des décombres. Ce tombeau de berline m'exaspérait les premiers temps, mais je remédiai à la disgrâce en invitant un pied de chèvrefeuille à courir sur la trame du grillage, ce à quoi il consentit rapidement bravant nord et ombre. Cette voiture alors sillonnait le pays ? Brinquebalait, sur les vicinales, en modernité manifestée, mes voisins jusqu'à Folles où ils avaient leurs accointances et agapes d'anciens Haut-Viennois ; voiture pour les noces, pas pour les charrières ni la coopérative agricole ; peut-être pour Limoges à l'époque où le rond-point n'avait pas encore pullulé, faisant tourner en bourrique, éloignant les richesses de la métropole. Poussait-on un caddy vers les préfectures pour remplir le coffre étroit, lorsque la ferme perdait chaque jour davantage sa vocation vivrière dans la spécialisation. Tout ça je ne saurais dire ; les villes, ils n'y allaient plus à cause de la circulation intempestive. J'ai posé si peu de questions, ces années, de crainte d'être importun ou mal compris. J'aurais aimé, il me semble, disposer des savoir-faire des sociologues ou ethnologues et je les lisais éperdument, arriver, se déclarer, maîtriser la situation en inspirant la confiance, s'asseoir, être des leurs et rire avec eux, malgré l'extériorité du point d'observation. J'allais chez Cyprien Rebeix, acheter des œufs, « un eural les six » il me lançait, et là les conditions étaient réunies, j'étais assis devant un pastis, ils parlaient, Cyprien et Marceline, avec un plaisir communicatif, tout le siècle passé défilait, jour après jour avec la couleur du ciel et l'intensité du vent mais... je ne posais pas de questions, j'étais tout ouïe, je ne dirigeais rien.